

ment, sans que rien au dehors trahît sa souffrance intérieure, et la jeune Écossaise fut toujours, aux yeux de ses compagnes, une postulante exemplaire par sa régularité, son amour du silence et son empressement à faire plaisir.

Six mois après son entrée au couvent, eut lieu la prise d'habit, le 11 février 1924. M. et Mme Sinclair, accompagnés de leur fils aîné, étaient venus d'Edimbourg. Marguerite, dans son costume de fiancée, était assise avec eux au parloir, lorsque soudain une porte s'ouvrit. Isabelle apparut, et avec une vive émotion se jeta dans les bras de sa sœur. Elle venait justement d'achever son postulat à Liverpool, et avant de s'embarquer pour la France, où elle devait faire son noviciat, elle avait obtenu la permission de venir assister à la vêtue de Marguerite. C'était un sourire inattendu du bon Dieu sur la douce fête qui se préparait. Une fois revêtue de la bure et du voile de toile blanche des novices, Marguerite reparut au milieu des siens. Elle était radieuse... C'était la dernière fois que la famille se trouvait réunie ici-bas. Obligée de quitter l'Angleterre dès le lendemain, Isabelle ne devait plus revoir sa sœur de prédilection. Quant au père de famille, nul ne se doutait alors que sa vie devait être de si courte durée ; quelques mois après cette consolante réunion, il succombait, victime d'un accident d'automobile. La veuve, désolée, restait seule au foyer avec deux enfants : Élisabeth, absente une partie du jour, puisqu'elle commençait à gagner sa vie au dehors, et le petit Laurence, alors un écolier.

On comprend combien le cœur délicat de Marguerite eut à souffrir de ces épreuves, et l'on retrouve à chaque instant, dans sa correspondance avec Élisabeth, la préoccupation que lui inspire l'état de sa mère, isolée et souvent malade. Elle écrit :

“Aide-la soulage-la en toute occasion et témoigne-lui le plus d'affection possible.”

C'est ce malheur qui, sans doute, empêcha la famille en deuil d'assister à la profession de la jeune novice, qui prit, à cette occasion le nom de Sœur Marie-Françoise des Cinq-Plaies. La cérémonie eut lieu le 24 février 1925. Une des assistantes traduit ainsi ses impressions :

“Marguerite avait une physionomie ravissante. Lorsqu'elle s'avança vers la Mère abbesse, afin de recevoir sa couronne, elle leva les yeux vers le tabernacle avec un regard et un sourire qui semblaient dire : “O mon Dieu, je vous appartiens donc enfin !”

En effet, à partir de ce jour, la jeune professe sembla voler dans les voies de la perfection. Les austérités de la vie religieuse lui semblaient douces ; elle les acceptait comme en se jouant... Plus tard, comme on lui demandait si à Notting-Hill elle avait souffert de la faim :

—Oh ! oui, dit-elle, mais c'était si bon !

D'ailleurs, cette rude vie des Clarisses ne semblait ni troubler sa joie ni altérer sa santé, et nul ne pouvait se douter alors que cette jeune existence touchait à sa fin ; que la fleur si brillamment épanouie au chaud soleil de l'amour de Dieu allait incliner sa tête et mourir.

Nous avons vu que, semblable à son émule sainte Thérèse de Lisieux, Marguerite avait toujours eu le pressentiment d'une mort prématurée. Comme pour sainte Thérèse aussi, un accident significatif, un crachement de sang, vint confirmer cet austère pressentiment. Et ce fut peut-être avec un tressaillement de joie qu'elle aussi entendit résonner au fond de son âme la vibrante parole de l'Évangile : “Voici l'Époux qui vient !” Depuis des années, elle ne vivait que pour son Dieu, il ne pouvait donc lui être pénible de s'entendre appeler aux joies de l'éternelle union. Mais ce qui brisa son cœur et fut pour elle le suprême sacrifice, ce fut l'obligation où elle se vit de quitter l'asile où elle avait espéré mourir...

Le médecin ayant diagnostiqué une tuberculose du larynx, il était évident qu'aucune guérison n'était à espérer dans l'air plus ou moins vicié de la grande ville ; mais un séjour à la campagne pouvait, au dire du docteur, améliorer l'état de la malade, peut-être la sauver. On décida donc de l'envoyer au sanatorium de Warley, désigné sous le nom de Marillac-House et dirigé par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul. En franchissant le seuil de son cloître, Sœur Marie-Françoise ne put retenir ses larmes ; mais bientôt, rappelant tout son courage, elle s'écria :

— C'est la volonté de Dieu !...

Et, dès lors, elle sentit son âme pacifiée et prête à toute adversité.

“Ce qui faisait son tourment, dit son biographe (1), allait devenir une source de bénédictions pour les témoins de ses derniers mois ici-bas. Sa maladie eût-elle été soignée dans l'enceinte du couvent, le soir radieux de cette vie prédestinée eût été dérobé aux regards humains. Son dernier sacrifice allait au contraire, mieux que ses vingt-quatre années de vie cachée, découvrir au monde les ardeurs de son âme embrasée et les faveurs ineffables dont le Maître allait les récompenser.”

Le jour où Sœur Marie-Françoise arriva à Marillac-House, la nature était en fête ; c'était un de ces matins de mai, où tout est frais et vermeil. Le chant des oiseaux, la jeune verdure des arbres, les clairs rayons d'un soleil de printemps ; tout cet ensemble de vie pénétra dans l'âme et dans les poumons de la malade, et peut-être, un moment, put-elle se reprendre à l'espoir de guérir, ou tout au moins de passer